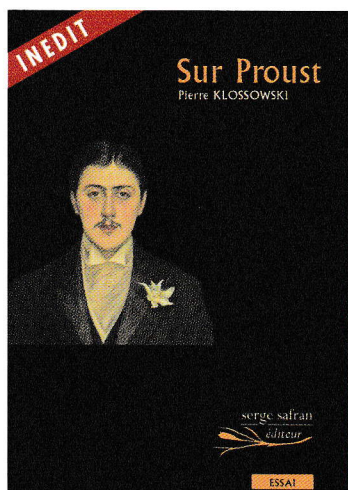
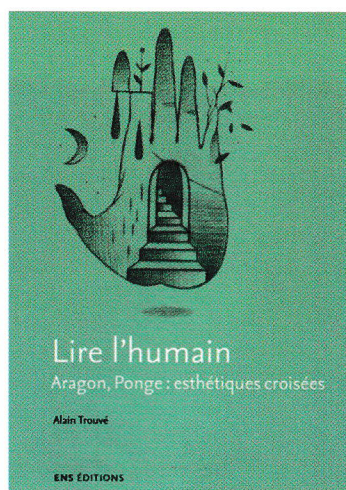




Pierre Klossowski
Sur Proust
 Serge Safran, 144 p., 15,90 euros

En 1971, Michel Butor invite Pierre Klossowski, ami de longue date, à participer à une émission de télévision ayant pour thème « Proust et les sens ». Après la lecture des dernières pages de *Du côté de chez Swann* par Laurent Terzieff, l'auteur de *Roberte ce soir* déploie une analyse très fine de la métaphysique proustienne : nous ne cessons de manquer la profondeur de l'instant, les vrais paradis sont ceux que nous reconstituons par le truchement de la mémoire. Nous ratons ce que nous voyons, la vérité sexuelle se cache, la jalousie est l'aiguillon de notre lucidité, jusqu'à notre perte. La conjonction de la réminiscence et de l'art organise la rencontre du moi souffrant et du temps sans limites. Il n'y a pas d'objet neutre, mais des profondeurs de métaphores ouvrant sur d'autres profondeurs de métaphores, selon la raison d'un système analogique vertigineux. Les lieux où nous avons vécu restent disponibles pour que s'y jouent des actions apparemment révolues. Si Klossowski voit en Proust un mémorialiste digne de Saint-Simon, il est aussi pour lui, qui vient de relire avec intensité Nietzsche, l'explorateur de l'effacement du moi dans le fleuve du temps, jusqu'à ce que l'œuvre ne le rétablisse *in fine* en vérité. Il y a une vie clandestine et un inconnu, qui fondent la nécessité de l'entreprise artistique, la mémoire involontaire faisant de l'irréversibilité du temps un schéma incomplet : « Ce que Proust nomme l'art – il dit la littérature implicite à chacun – il ne s'agit pas du don d'écrire – mais de l'art de déchiffrer les signes de sa propre existence. » Citant explicitement le bouddhisme tibétain, Klossowski se propose de lire Proust comme un vaste exercice spirituel menant à la dissolution du moi, l'art étant compris comme « le seul réel », « la vie même ».

Fabien Ribery



Alain Trouvé
Lire l'humain. Aragon, Ponge : esthétiques croisées
 ENS Éditions, 340 p., 28 euros

Le genre des *Vies parallèles* a ses lettres de noblesse. Et l'exercice académique qui consiste à comparer deux grandes figures du passé eut ses heures de gloire. Pour que l'entreprise ait quelque intérêt, deux conditions sont cependant nécessaires. D'abord, que celui qui s'y livre ait quelque talent. Ensuite, que les deux éminents personnages confrontés soient à la fois suffisamment semblables et assez différents pour que quelque chose soit susceptible de sortir de leur rapprochement. Ces deux conditions sont réunies avec l'ouvrage qu'Alain Trouvé (auteur d'un remarquable essai portant sur *la Défense de l'infini : le lecteur et le livre fantôme*, chez Kimé) consacre aujourd'hui à Aragon et à Francis Ponge. Les deux sont poètes. Ils ont été proches du surréalisme et membres du parti communiste, ont participé à la Résistance et ont servi de mentors à la jeune avant-garde des années 1960. Mais le moins qu'on puisse dire est que les chemins politiques et les parcours poétiques qu'ils ont suivis ont plutôt été divergents. Ce qui explique une certaine distance et, parfois, une franche animosité. Du poète du *Crève-Cœur* à celui du *Parti pris des choses*, c'est le grand écart. Entre eux, un espace existe qui a toutes les apparences d'un infranchissable précipice, mais à partir duquel Trouvé démontre avec beaucoup d'habileté comment il est possible de circuler de l'une à l'autre des deux œuvres concernées et qui, semblablement, font de la poésie de Lautréamont ou de la peinture moderne leur objet, questionnent leur propre genèse, inventent une forme nouvelle d'écriture à laquelle participent le poème, l'essai et l'autobiographie. Car, comme l'explique Trouvé, « la poétique des deux auteurs conduit par des voies en partie disjointes à mettre en question une métaphysique de la raison. »

Philippe Forest



Bertrand Belin
Grands Carnivores
 P.O.L., 176 p., 16 euros

C'est une ville de l'Empire, partagée entre ses zones impures, nauséabondes, en proie à la désagrégation, où une population abandonnée, sans issue, essaie de survivre, et ses parties opulentes, autoritaires, orgueilleuses, profitant outrageusement de la réussite de son modèle de développement industriel. Deux frères, opposés en tout, y ferraillent à distance. L'un, récemment promu directeur des entreprises de boulons, considère son épouse comme « dispensatrice » de son confort, engrange avec avidité, peaufine sa respectabilité, veille avec soin sur la mécanique de son ascension, rêve d'un nouvel ordre salvateur, purificateur, et d'un peuple « lavé et renouvelé ». L'autre, peintre d'une réalité brutale, tranchante, escorté d'une superbe compagne, « grand vivant » fréquentant le faubourg et ses dérives dangereuses, alcoolisées et extravagantes, et animé par le désir de précipiter la fin d'un monde pour en bâtir un meilleur. Le lendemain de l'arrivée d'un cirque en ville, le valet découvre les cages aux fauves « grandes ouvertes » et « plus rien dedans ». Malgré les recherches, les fauves « ne sont ni visibles ni nulle part, hélas, il faut donc qu'ils soient partout ». La colère se mêle à l'épouvante. Le grand essorage est en route. Mais à qui profitera-t-il ? La rumeur lâche la bride à toutes les fièvres. Qui servira de repas aux « grands carnivores » ? Les classes dominantes ? Les oubliés des marges incertaines ? Bertrand Belin explore les eaux ténébreuses d'un temps de possession et de soumission. Sa fable prend ainsi une vive épaisseur par de nombreux retours sur ses principales étapes et péripéties, et cette addition de répétitions et de reprises apporte des informations supplémentaires, d'autres réglages des angles de vue, et impose une allure inattendue.

Didier Arnaudet

Ha Jin
 L'Écrivain comme migrant

[ESSAI]



Circé

Ha Jin
L'Écrivain comme migrant
 Circé, 120 p., 15 euros

De son vrai nom Jin Xu, un écrivain américain d'origine chinoise, qui s'est fixé avec son fils aux États-Unis à la suite des événements de Tian'anmen à Pékin. A travers ses romans, Ha Jin s'efforce de court essai, à une réflexion entre l'expérience de la migration et le phénomène de création littéraire. Nourrie par sa propre expérience, évoquant plusieurs générations de la littérature américaine, particulièrement Joseph Conrad, Nabokov, Alexandre Soljenitsine, et encore V.S. Naipaul, Ha Jin tire la place centrale qu'il occupe dans leurs vies et dans la littérature, puisqu'ils en ont fait un lieu d'accomplissement : d'explorer, de causer leur perte, à travers la solitude et parfois d'écrire dans la langue d'un autre. S'est révélé être un élément à leur créativité. S'il ne s'agit pas d'un point décisif pour la culture, Ha Jin montre que l'éloignement géographique vis-à-vis de son pays natal répond chez l'écrivain à une nécessaire distanciation par rapport aux normes instituées qui permettent à une communauté d'origine de se maintenir, qu'il est capable de faire entendre une voix neuve, qui bouleverse la commune, invente d'autres formes, et configure des formes nouvelles qu'un écrivain migrant apporte à la littérature. Cette littérature invite par conséquent à une prise avec le fantasme de la considération que l'écrivain mène une aventure sans retour, s'il existe un pays natal. Ha Jin ne trouve partou ailleurs, parvient à créer son monde, même que l'écrivain en migration avec lui sa langue maternelle.